

## **De Sapeau en Sapeau, où voici venu le temps des tristes réflexions.**

Je dois parler ici à titre personnel.

La promenade du 15 novembre au cœur du Noirmont fut magnifique par le nombre des découvertes faites dans ce massif pour beaucoup méconnu et dont l'immensité étonnera toujours.

Magnifique et pourtant rendue quelque peu nostalgique, voire même affreusement triste, par des soucis de santé. En effet, depuis un mois environ, l'estomac ne fonctionnait plus comme il se doit, avec même ce jour-là, assis sur le devant du chalet du Sapeau Léger, des difficultés à avaler la nourriture, comme si cela ne passait pas, ou plutôt coinçait quelque part. Chose qui à vrai dire m'arrivait à chaque repas depuis plusieurs jours.

Vous savez comme on est, on dramatise vite, vous peut-être pas, moi si. Si bien que je trouvais avec cette lamentable perspective d'avoir un cancer de l'estomac, et celui-ci non en ses débuts mais en sa phase terminale. Donc que l'on allait m'opérer prochainement, et que d'ailleurs cette opération serait un échec complet. Ce qui ne m'offrait plus au total que quelques mois à vivre.

- Alors, docteur, dites-le moi, combien de temps il me reste.

Et là, c'est moi qui donnais la réponse : six mois. Pas plus.

Six mois de vie. Il m'en venait les larmes aux yeux. Je m'apitoyais sur mon propre sort. Et surtout je me posais la question de savoir ce que je ferais de ces six malheureux mois. Si par exemple je poursuivrais, au printemps, diminué de moitié, mes promenades sur les pâturages pour achever mon périple, ou si au contraire j'abandonnais tout pour ne plus me consacrer qu'à mon immense désespérance. Mais abandonner mes alpages, même au bout de mon rouleau, ça non ! Car s'il me fallait réellement tourner les fers, que ce soit au moins devant l'un ou l'autre de ces beaux chalets où j'avais trouvé tant de plaisir. J'aurais fait tout comme mon berger du Planet, par une chaude après-midi, très fatigué une fois de plus. Je me serais assis sur un banc qu'il y aurait eu devant une sympathique vieille bâtisse, chalet de la Vieille Grange par exemple, et c'est là que je me serais endormi pour la toute. Et non dans un hôpital, chose que je redoute plus que je ne saurais le dire.

Ainsi donc par mes écrits les plus minables mais aussi les plus aimés, j'aurais anticipé de mon propre décès.

Six mois, pas plus, et ceux-ci tout entiers consacrés à visiter tous les chalets manquant encore à ma liste, qu'il n'en manque aucun dans le périmètre que je m'étais fixé. Et puis après, fini, terminé, ce serait-là mon héritage moral. On saurait désormais à qui l'on avait eu affaire. A un pauvre gaillard qui ne se trouvait bien que seul, à la rencontre des alpages, ceux-ci ayant nourri une partie de sa vie, en vrai et au figuré.

Couic. Le fil rompu. Et puis à vous de jouer, vous qui restez. Vous qui affronterez notre si bel avenir. Vous surtout qui croyez mordicus en celui-ci, et c'est tant mieux pour vous, éternels optimistes que vous êtes.

Bon, mes sentiments ne m'empêchaient pas de marcher. J'affrontais au contraire les pentes en direction du Sapeau Lorrain avec plus d'énergie, voulant me prouver que je tiendrais bon la rampe mieux qu'on ne le croyait, que je n'étais quand même pas tout à fait fichu, qu'il me resterait encore un peu de bon pour ces prochaines semaines.

Je visitai ce Sapeau Lorrain, puis tirai contre le Gros Sapeau. On sait ce qu'il advint de ma visite. Puis je partis contre le Petit Sapeau qui fut la révélation de la journée. Mais auparavant, sur l'immense territoire du Gros Sapeau, ce fut là, plus encore qu'au Sapeau Léger que je déprimai. Six mois... et auparavant une opération terrible qui me laisserait si mal en point que c'est moi-même qui demanderait la fin. Oui, je me voyais sur la table, ouvert pour au final me voir dire que mon état était désespéré. Non, Mesdames et Messieurs, ce n'est jamais gai de mourir, de devoir quitter la scène, de rentrer dans le rang, c'est-à-dire de rejoindre tous ceux qui nous ont précédés. Non, ce n'est ni gai ni simple. Ni heureux. Ce n'est ni une conclusion, ni un passage bénin. C'est le tragique de toute existence, c'est cet acte final et irréversible au sujet duquel on se pose tant de questions. Qu'est-ce qu'il y aura derrière ? Et s'il n'y avait rien ?

Ce rien, c'est bien ce qui nous semble le plus probable, à nous autres peu convaincus par les écritures. L'anéantissement de notre vie qui n'aura ainsi servi à rien. Car ces histoires d'alpages, si vous prenez ça dans l'immensité du temps, ce n'est pas grand chose, qu'un épisode, qu'une page d'histoire alors que vous auriez une bibliothèque pleine de volumes épais comme des bibles. Un peu de marche, et beaucoup de poussière. Des bâtisses condamnées à l'avance à la destruction, dans cent ans ou mille ans. Des beaux pâturages qui se refermeront.

- Bon, mais maintenant tais-toi, ne pleure plus, ferme les yeux et avance. Là-bas - mais alors tu ne le sais pas encore - tu trouveras un magnifique chalet avec un toit à quatre pans.

Je n'allais pas en rester là. Un contrôle tout de même, on ne sait jamais, s'avérait nécessaire. Rien d'après mon docteur. Rien non plus à l'hôpital du coin après une séance d'ultra-sons. Restait l'endoscopie du côté de la capitale.

Les places sont chères, on ne vous accorde un rendez-vous qu'un mois après que vous vous soyez signalé. C'est donc à mi-décembre que l'on se rend là-bas. Il fait nuit, sept heures moins le quart du matin. Mon épouse conduit. La circulation à peine arrivé sur l'autoroute est intense. Plus même. Ca bouchonne à tout moment. Ca se dégage et puis ça bouchonne à nouveau. Ainsi pour une distance que vous parcouriez en moins de trois quarts d'heure, une heure et quart. Une demi-heure de bouchon, avec l'arrivée dans une ville complètement saturée. Ah ! oui, elle est belle notre civilisation de la voiture. Quelle connerie. Quelle immense connerie. Je prends ici la résolution d'aller désormais à pied, et quoi qu'il m'en coûte. Mais la voiture, en ville surtout, basta, fini terminé. Et reste encore à trouver l'endroit. Il fait toujours nuit. On abandonne la voiture sur un parc de proximité et l'on fini le trajet à pied, au petit bonheur, tombant tout

de même sur l'immeuble, chance inouïe, pour arriver au rendez-vous avec trois minutes de retard.

Le stress. Tout au moins pour moi. La crainte aussi, mais pas tout à fait la peur. On pénètre dans le cabinet. On attend. On vous prend en charge. Même pas besoin de se déshabiller. Une assistante vous pique au bras. Le docteur passe, presque comme par hasard et vous injecte le produit qu'il faut dans l'aiguille.

On est où, ils attendent quoi pour nous prendre en charge ? On se retrouve étrangement contre un mur, entre deux eaux. On attend. On attend quoi ? Qu'ils viennent enfin nous chercher. Or, et c'est là l'étonnant, ils ont déjà fait leur boulot. Et cela sans douleur, sans même que l'on ne s'aperçoive de rien. On a dormi. Combien ? Une heure, une heure et demie. Et c'est dans cet espace de temps où l'on a rien vu, comme si l'on avait été mort, que l'on nous a ausculté, meurtri au passage pour nous prélever des échantillons de notre intérieur. En apparence il n'y a rien. On peut donc vivre. On va voir le soleil encore plus de six mois. Nos programmes futurs quant aux alpages seront titanesques.

Alors soudain j'ai repensé avec émotion à mon Gros Sapeau, là-bas, maintenant sous la neige. Avec la multitude de ses pièces vides et glacées. J'ai repensé, oui, à cette énorme bâtisse, et à son pâturage, et à cette promenade où j'avais le moral dans les talons et où je croyais sincèrement, on l'a vu, que je n'en avais plus que pour six mois à vivre.

C'est ainsi, la vie. Une fois ça passe. L'autre fois, on y passe et l'on vous oublie aussitôt !

Vous et vos espoirs. Vous et vos projets. Vous et l'immensité de votre médiocrité !